

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE

L'ÉTUDIANT

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

F. A. BAILLAIRGÉ, P^{tr}e.

PROPRIÉTAIRE ET RÉDACTEUR

ABONNEMENT : \$1.00 par année. (Pour les écoliers, les instituteurs et les institutrices, \$0.50).
On est prié d'adresser toutes les communications concernant la rédaction et l'administration de
l'Étudiant au Rév. F. A. BAILLAIRGÉ, P^{tr}e, au Collège Joliette, à Joliette, P. Q. Canada.

"LE BAZAR"

Tel est le titre d'un journal qui vient de paraître à Montréal. Son but est de contribuer le plus possible au bon succès du bazar qui vient de s'ouvrir au profit de la nouvelle cathédrale de Montréal. Les numéros parus sont bien faits. Ce journal renfermera des documents précieux sur l'histoire religieuse de Ville-Marie. L'abonnement n'est que d'une piastre. On s'abonne à l'archevêché de Montréal et aux bureaux de *l'Étudiant*.

AUX ÉTUDIANTS

La fin

Toute chose a son terme ici-bas, même les vacances !

Ces jours de repos se sont-ils écoulés sans offenses pour le bon Dieu ?

Si oui, honneur à vous.

Si non, reconnaissez votre faiblesse et dites à Dieu : " Seigneur, une autre an-

née, je serai plus prudent, plus défiant. L'enfant réfléchi, de fait, se sert des enseignements du passé comme d'un flambeau pour l'avenir.

Le commencement

Une année nouvelle commence par l'écolier,

C'est un fait d'expérience que ce qui commence bien, règle générale, finit bien. Il faut donc se mettre à l'œuvre dès les premiers jours. Tarder un instant, c'est mettre en péril l'année toute entière.

Donc, dès le début, silence au premier coup de cloche. Silence encore et toujours : dans les corridors, à l'étude, en classe, au dortoir. De suite, à l'œuvre, sur toute la ligne. En classe, écoutons ; à l'étude, travaillons sans perdre un instant ; à la chapelle, prions ; en récréation amusons-nous. C'est une affaire entendue que, au réfectoire, on fera honneur à la cuisine de la maison !

Les nouveaux

Un écolier parfait néglige un peu les anciens pour s'occuper des nouveaux.

Si vous êtes instinctivement touchés

de ce qu'il y a de pénible pour les nouveaux, durant les premiers quinze jours, c'est un signe qui vous avez *bon cœur*. Abandonnez-vous à ce sentiment. Voyez si l'ennui ne cloue pas quelques camarades sur un banc ou dans quelque coin retiré. Abordez les bravement (il faut de la bravoure pour vaincre son égoïsme), encouragez-les, invitez-les à jouer avec nous. Soyez en un mot l'ange consolateur des nouveaux et soyez persuadés qu'ils n'oublieront jamais ce que vous aurez fait pour eux. La franche amitié, fondée sur l'estime, prend souvent là sa racine.

La retraite

Jours précieux entre tous.

La retraite, c'est le coup d'éponge sur points noirs de la vie des vacances ; c'est le tracé de la ligne à suivre durant l'année scolaire.

N'oubliez pas les résolutions de retraite.

Ecrivez-les. Quelles soient faciles, précises et peu nombreuses. La dernière sera celle-ci : "Le premier dimanche de chaque mois, dès le premier quart d'heure d'étude que j'aurai, je relirai mes résolutions de retraite.

F. A. B.

ASTRONOMIE

La photographie céleste

On peut considérer comme complètement résolue aujourd'hui la question si importante de la construction de la carte du ciel par la photographie

Grâce à l'instrument de MM. Henry, à l'Observatoire de Paris, les astronomes du XIX^e siècle pourront léguer à ceux du XX^e la carte du ciel montrant les positions de vingt à trente millions d'étoiles.

L'œil photographique étant plus perçant que l'œil humain, a aperçu ce que ce dernier n'avait jamais vu, la nébuleuse nouvelle de Maïa.

La photographie céleste tend à devenir pour les astronomes de la fin du XIX^e siècle ce qu'ont été les lunettes pour leurs dévanciers.

— *La Science pour tous.*

BIBLIOGRAPHIE

NOUVELLE ET IMPORTANTE PUBLICATION

Petit dictionnaire logique de la langue française par M. l'abbé Elie Blanc.

Ce dictionnaire mérite d'attirer l'attention du public. Il est fait sur un plan nouveau. Il se distingue par l'exactitude dans les définitions. Nous le recommandons à toutes les institutions du pays. Nous en parlerons plus au long dans notre prochain numéro. Le format de ce dictionnaire est le même que celui de Bénard.

 Abonnés de "l'Étudiant", payez votre abonnement pour 1886.

TRIBUT D'AMITIÉ

N'est-il pas étonnant de voir même au collègue
Apparaître la mort et son triste cortège ?
Qui pourrait croire au sein de l'innocent plaisir,
Quand si joyeuse en nous surabonde la vie,
Que l'existence, hélas ! nous peut être ravie ;
Que la mort tout-à-coup un jour peut nous saisir ?

Cependant au collègue et par toute la terre,
Dieu frappe comme il veut, quand il veut..... mais en père :
Voilà ce qu'il voulait aujourd'hui nous prouver.
Il éprouve, il console..... en sa miséricorde.
Et c'est un grand avis qu'à chacun il accorde,
Dans la mort de l'ami qu'il vient nous enlever.

Cruelle maladie à décès trop rapide,
Tes coups consécutifs ont opéré ce vide !
Au matin, parmi nous, quelle immense douleur
D'entendre le message, oh ! non le coup de foudre.
Comment y croire ? Aucun ne s'y pouvait résoudre ;
Et la crainte et l'espoir se partageaient le cœur.

C'était bien vrai pourtant ; il a fallu se rendre
A ce que notre esprit avait peine à comprendre.
Et l'ami tendre et bon, jeudi, plein de santé,
Qui partageait nos jeux, notre gaieté sincère,
S'éteignait, samedi, dans les bras de sa mère,
De son funeste sort nullement attristé.

Bientôt, trop tôt, hélas ! la pieuse chapelle
Entendit retentir l'affligeante nouvelle
Nous écoutions les yeux dans les larmes noyés ;
La douleur étreignait nos cœurs, vive, sincère.]
Dans cet ami si bon, tous semblaient perdre un frère,
Et tous du même coup ensemble étaient frappés.

La mort avait ravi pour la gloire éternelle
De notre cher ami l'âme fervente et belle !
Dans une chambre ardente on exposa son corps,
Et tous de s'empresser près du lit funéraire.
De sa couche il donnait ainsi que d'une chaire,
De sublimes leçons comme en donnent les morts.

L'insigne qui de loin brille sur sa poitrine,
Dit son profond amour pour la mère divine.
Ce visage riant, capable de charmer,
Dit le bonheur qu'il goûte, éloigné de la terre,
Dans son séjour nouveau, sa demeure princière
Où dès son arrivée on a dû l'acclamer.

J'aime à le regarder ; sa physionomie
 Nous transporte au-delà de cette triste vie,
 Dans les bonheurs sans fin du plus doux des séjours.
 Il est heureux là-haut ; jamais de cette terre
 Ne pourra le toucher le souffle délétère ;
 Et jamais la douleur ne troublera ses jours.

J'aime à te regarder... pourtant près de ta couche
 Je tremble et je frémis ; qu'est donc ce sentiment ?
 Mon cœur bat plus rapide et muette est ma bouche.
 J'aperçois ton cadavre et c'est là mon tourment.
 Qui, Gordon, pour nous tous quelle épreuve cruelle !
 Pour la peindre ma plume est sans cesse rebelle.
 Je ne puis la comprendre, encor moins l'exprimer.
 Cependant du seigneur, lorsque la main se lève,
 En frappant, c'est souvent un élu qu'elle enlève.
 A sa volonté sainte, il faut se conformer.

Ah ! peut-on sans regrets abandonner la vie
 Quand brille encor pour nous la splendeur du printemps ?
 Cher Gordon, il fallait ta puissante énergie
 Pour accepter ton sort en de tels sentiments.
 Dieu, sans doute, avait lu le fond de ta pensée,
 Tu fus par son amour, victime réservée.
 Lorsqu'il dut faire un choix au milieu du troupeau,
 Il te montra d'abord à la mort inflexible :
 " Va, dit-il..... à ses yeux, tu n'as rien de terrible,
 Des agneaux du bercaïl me chercher le plus beau. "

Il dit, et sur le champ la triste messagère,
 Obéit au seigneur avec fidélité.
 Tu n'es plus, tes beaux yeux fermés à la lumière
 Ne veulent pas répondre à notre anxiété.
 Mais tu sembles dormir, tant ta figure est calme !
 Du suprême combat tu nous montres la palme !
 O toi qui fus toujours si doux, si bienfaisant,
 Tu dois goûter déjà les douceurs éternelles !
 La foi, la charité t'ont servi comme d'ailes
 Pour prendre ton essor vers le Dieu tout puissant.

O beau fruit déjà mûr avant les jours d'automne !
 Ami tant regretté, Gordon, ô noble cœur !
 Malgré tous nos regrets, la main qui te moissonne,
 Reconnaît ton mérite et hâte ton bonheur !
 Dans la gloire et la paix de la sainte patrie,
 Je te vois souriant tout auprès de Marie !
 Consumé par l'amour tu chantes l'Eternel,
 Comme le pur encens ta fervente prière,
 Monte pour tes amis, ta famille, ta mère.
 O bonheur sans égal qu'on ne goûte qu'au ciel !

A nous tes survivants en ce monde de larmes,
 De conserver toujours ton heureux souvenir.
 Jamais nous n'oublirons tes vertus et tes charmes,
 Ta mémoire vivra pour nous dans l'avenir.
 Sois notre protecteur dans l'éternel empire.
 Les pauvres exilés osent encor te dire :
 " Rapelle-toi toujours au sein de ton bonheur
 " Qu'un jour nous te voulons rejoindre dans la gloire.
 " Obtens-nous qu'avec toi, remportant la victoire,
 " Près de Dieu nous allions former un nouveau chœur.

L'heure a déjà sonné, l'heure où dans une bière,
 Tout mortel doit gagner sa demeure dernière.
 Quel instant déchirant ! Le lugubre cercueil,
 Reçoit de notre ami la dépouille si chère !
 Quel tourment, quel chagrin, pour cette bonne mère.
 Et dans son cœur brisé, quelle angoisse, quel deuil !

Sur notre ami défunt l'Eglise notre mère,
 Fait entendre ses chants et répand sa prière !
 Non, rien de plus touchant, rien de plus imposant,
 Que les chants inspirés de notre liturgie :
 Tout respire le ciel, tout méprise la vie,
 Et tout répand dans l'âme un baume bienfaisant !

Le moment solennel, le moment si sublime
 Où, sur l'autel sacré, l'adorable victime
 S'offre au Père éternel s'est enfui loin de nous
 Il est passé déjà le saint temps de la messe ;
 Voilà le *Libera*, le chant de la tristesse.
 Gordon, tu vas partir, tu vas nous quitter tous.

Et la communauté déjà là-bas s'avance,
 Triste procession qu'un corbillard devance,
 Corbillard qui contient un bien noble fardeau !
 Mais l'on est arrivé. La dernière prière,
 Qu'accorde à ses enfants l'Eglise notre mère,
 Va bientôt, pour toujours, refermer un tombeau.

Ce tombeau, c'est le tien, Gordon, ô notre frère !
 Au revoir, pense à nous..... aide notre misère.
 Puisse-nous, imitant tes touchantes vertus,
 Ta bonté, ta douceur, la beauté de ta vie,
 Mériter nous aussi de mourir en Marie,
 Et de vivre avec toi dans le cœur de Jésus !

ENVOI.

Permettez maintenant, ô famille affligée,
 Que votre affliction soit par nous partagée.
 Les confrères peïnés d'un fils toujours soumis,
 Voulant tous adoucir votre amère souffrance,
 Viennent en ce moment vous parler d'espérance,
 Et pleurer avec vous le meilleur des amis.

ACROSTICHE

Garde de tes amis un souvenir sincère
 Oublier..... est un mot de cette pauvre terre ;
 Rarement un élu faillit au souvenir !
 De ton trône vers nous que ta tête se penche ;
 Ouvre-nous ton bon cœur que le nôtre s'épanche.
 Non, non la triste mort n'a pu nous désunir.

Frère, toujours ton nom vivra dans nos prières ;
 Oui, ton image reste et parmi les plus chères !
 Relique d'amitié, cette croix réunit (1)
 Beaucoup de noms connus ; et précieux symbole,
 Elle semble leur dire..... ô doux mot qui console :
 Soyez heureux en moi..... du ciel il vous bénit !

Requiescat in pace.

T. M. A. DENAULT,

Elève de Versification, condisciple de classe du regretté défunt.

Collège de Montréal, mai 1886.

LE DRAPEAU DE CARILLON

vieux guidon sous lequel les aïeux ont combattu pour la patrie. »

L'auteur du beau livre intitulé *Montcalm et le Canada français*, après avoir raconté la journée du 8 juillet 1758, pendant laquelle 3,500 Français et Canadiens mirent en déroute 25,000 Anglais, Anglo-américains et Sauvages, sur les bords du lac Champlain, termine son récit par les paroles suivantes :

« Telle fut la bataille de Carillon, fait d'armes aussi héroïque qu'inconnu. Pauvre victoire délaissée dont l'histoire de France garde à peine la trace. Son souvenir semble s'être envolé avec le bruit des cloches qui en sonnèrent le *Te Deum*. La forteresse, témoin de cette lutte épique, a été détruite par les Français eux-mêmes : où fut Carillon, les Anglais ont bâti Ticondéraga. Comme vestige de la journée du 8 juillet 1758, il ne reste qu'un vieux drapeau français, retrouvé à Québec au fond d'un grenier. Dans leurs fêtes nationales, les Franco-Canadiens, qui, eux, n'ont rien oublié, portent aujourd'hui avec orgueil le

C'est l'histoire de ce vieil étendard, de ce vieux Guidon dont parle M. de Bonnechose, que je veux raconter ici.

C'est à notre estimé concitoyen, M. Louis G. Baillairgé, avocat, que Québec doit de posséder le précieux souvenir qui fait l'objet de cette notice.

Ayant lu dans une vieille chronique qu'un drapeau apporté de Carillon et suspendu à la voûte de l'Eglise des Récollets, à Québec, avait été sauvé de l'incendie de cette église, en 1796, il se mit à la recherche de ce drapeau avec une persévérance, une tenacité qui devait être récompensée par le succès.

Après bien des démarches infructueuses qu'il serait trop long de raconter ici, il songea à s'adresser au seul membre survivant de l'ordre de saint François d'Assise à Québec, le Frère Louis Bonami, qui résidait dans une modeste maison de la rue St-Vallier, non loin de l'Hôpital-général.

Un jour du mois de novembre ou de dé-

(1) La famille du défunt recevait une magnifique croix avec cette pièce de poésie.

cembre 1847, notre jeune antiquaire — les deux mots ne s'excluent pas — se rendit chez le Frère récollet, qu'il trouva très souffrant par suite d'une attaque de paralysie.

— Je pense pouvoir vous mettre en possession de ce que vous cherchez, lui dit le bon Frère ; mais revenez dans quelque temps : Je suis trop malade aujourd'hui..... je puis à peine parler.....

Ainsi, l'objet si anxieusement cherché depuis plusieurs années, le drapeau des Récollets et de Carillon existait encore, la chose était presque certaine. Mais où le trouver ? Un vieillard octogénaire pouvait seul le dire, et ce vieillard était sur le bord de la tombe, et il pouvait d'un instant à l'autre, mourir sans livrer son secret ! (1)

Quelques semaines plus tard, M. Baillairgé se rendait de nouveau chez le Frère Louis, qu'il trouvait un peu moins souffrant, mais très faible encore. Voici, en résumé, ce que le bon Frère déclara au sujet du célèbre drapeau :

Le Père Berry, supérieur des Récollets, était un des aumôniers des troupes qui combattirent sous le commandement de Montcalm. Lorsqu'il revint de la campagne de 1758, il rapporta avec lui un drapeau troué et déchiré qui, disait-on, au couvent, avait vu le feu de Carillon. Ce drapeau fut suspendu à la voûte de l'église des Récollets, la partie qui s'attache à la hampe ou hallebarde étant retenue aux extrémités par des cordes. Le 6 septembre 1796, un incendie, qui avait d'abord consumé une maison de la rue St-Louis, vint réduire en cendres le couvent et l'église des Récollets. Le feu ayant pris par le clocher de l'église, le toit brula avant le reste de l'édifice. Pendant qu'avec l'aide d'un autre Frère, le Frère Louis sauvait un coffre rempli d'objets qu'il y avait jetés pêle-mêle, et comme ils traversaient la nef de l'église, le vieux drapeau, dont les attaches avaient manqué sous l'action du feu, vint tomber à leurs pieds. Le Frère Louis le saisit en passant, et, rendu dehors, il le mit à la hâte dans le coffre.

— Ce coffre, ajouta le Frère Louis, vous

pouvez le voir : il est ici, dans le grenier, avec une partie des objets qu'il contenait. Le drapeau que vous cherchez doit s'y trouver, mais dans un triste état sans doute : il y a un demi-siècle qu'il est là.

On était alors vers la mi-janvier, et il était cinq ou six heures du soir. Le bon Frère était cloué sur son siège par la paralysie ; mais son jeune interlocuteur était très ingambe.

Une chandelle fumeuse à la main, le futur président de la société St-Jean-Baptiste de Québec monta rapidement les degrés qui conduisaient au grenier, et il ouvrit le fameux coffre.

Le vieux meuble contenait un amas de bric-à-bracs et de lambaux informes, couverts de poussière.

M. Baillairgé se mit à sortir et à secouer ces vieilleries, qui eussent effrayé un chiffonnier, avec l'ardeur d'un antiquaire, disons mieux, avec le patriotisme d'un canadien de bonne lignée.

Son espoir ne fut pas déçu : au milieu d'objets de toutes sortes, il vit briller un morceau de soie, une fleur de lis blanche, qu'il saisit avidement ; puis, tout ému, il retira des débris et déploya, dans ce réduit ignoré, le vaste et noble étendard suspendu jadis à la voûte d'une des plus belles églises de la Nouvelle-France, un des drapeaux de nos glorieux ancêtres dans l'immortelle campagne des bords du lac Champlain !.....

Chargé de sa précieuse relique, M. Baillairgé descendit auprès du frère Louis en disant " voilà dix ans que je le cherche..... je l'ai enfin trouvé : le voici ! "

Le drapeau de Carillon est tout entier de soie, et d'un tissu magnifique. Le fond en est vert très pâle (il a dû être *bleu ciel* autrefois), avec une grande *fleur de lis blanche* à chaque coin. Il porte les marques du passage de deux ou trois balles et il paraît avoir été lacéré par plusieurs coups de sabre. Sur une face du tissu, au centre du drapeau, est un écusson aux armes de la France, surmonté du coq gaulois ; au revers est la Vierge Marie tenant l'Enfant-Jésus dans ses bras. Toutes ces figures : les fleurs de lis, l'écusson et la Vierge, sont frappées ou imprimées

(1) Le Frère Louis Bonami mourut le 9 août 1848, à l'âge de quatre-vingt-trois ans et huit mois. Il était natif de l'Assomption.

dans la soie, — les fleurs de lis en blanc, et les autres figures en différentes couleurs, — et sont de dimensions assez grande.

M. Jacques Viger et quelques autres ayant exprimé l'opinion que l'image de la Vierge indiquait une bannière de confrérie et non un drapeau de régiment, ils furent invités par M. Baillairgé à venir juger des choses de visu. Après avoir examiné l'écusson, puis, sur le côté et non sur le haut de l'étendard, le fourreau garni d'oeillets où passait le gallon qui tenait le tissu attaché à la hampe, ils durent se rendre à l'évidence, et ils ne doutèrent plus que ce ne fût bien là un drapeau de régiment.

Au reste, dans les siècles de foi pendant lesquels la France joua un si glorieux rôle, les étendards de l'armée portaient des images pieuses.

La découverte du "drapeau de Carillon" fit naturellement sensation à Québec et dans tout le Canada français. L'abbé Baillairgeon qui fut plus tard archevêque de Québec, vit dans l'image de la vierge une preuve supplémentaire de l'authenticité du drapeau :

" Je connais, disait-il à un ami, une légende qui a peut-être été inspirée par le drapeau suspendu à la voûte de l'église des Récollets. Dans ma paroisse natale, où plusieurs avaient été à la bataille de Carillon, on disait qu'il n'était pas étonnant que les Français eussent remporté la victoire, et l'on racontait que pendant la mêlée, la vierge était apparue au-dessus des combattants, et que toutes les balles tirées par les anglais allaient s'anéantir dans les plis de robe, sans atteindre les Français ! "

Cette même légende, avec les variantes obligées de toutes les légendes, m'a été racontée par M. le docteur Wells, qui la tenait d'un ancien, M. Vocelle. M. J. C. Taché en a, je crois, fait le récit en vers, il y a une vingtaine d'années, sous le titre de *La Dame Blanche de Carillon*.

La Vierge du drapeau suspendu à la voûte de l'église des Récollets est peut-être devenue, dans les récits populaires, la Dame Blanche de Carillon.....

Quoi qu'il en soit, je dirai ici, en passant, que, dans toute la colonie, on attribua à une protection spéciale de la Providence, l'étonnante efficacité des remparts d'arbres abattus du fort de Carillon, et la victoire éclatante des troupes françaises sur des adversaires si supérieurs en nombre. Montcalm lui-même fit arborer sur le mamelon d'où il avait dominé le combat, une grande croix de bois portant cette belle inscription, par lui composée après la victoire, et qui était digne de sa foi et de son génie :

Quid dux ? quid miles ? quid strata ingentia ligna ?
En signum ! En victor ! Deus hic, Deus ipse triumphat !

Qu'ont fait le général et le soldat ? A quoi ont servi les grands monceaux d'arbres ? Le vrai signe, le vainqueur, c'est Dieu, c'est lui qui triomphe !

Le 27 juin 1848, le drapeau de Carillon figura dans la procession de la St-Jean-Baptiste, à Québec. Il était déroulé, et ses longs plis soyeux, soulevés par la brise, laissaient voir de larges déchirures. Tous les journaux de l'époque parlèrent de cet événement.

L'étendard si cher aux Canadiens-français dont je viens de raconter l'incomplète histoire, est pieusement conservé par M. Baillairgé lui-même : il le garde chez lui. Une fois par an, il permet qu'on le porte, mais sans le déployer, à la place d'honneur par excellence, dans les rangs de la procession de notre fête nationale. C'est ainsi qu'on put le voir figurer, enroulé sur la hampe et escorté d'une garde d'honneur formée de zouaves pontificaux canadiens, dans la grande démonstration des plaines d'Abraham, en 1880, et qu'il fut donné à nos nobles hôtes M. Claudio Jannet et M. le comte Jules de Foucault, de pouvoir presser sur leurs lèvres ce glorieux symbole de la France d'autrefois.

Cher et précieux souvenirs ! pauvre vieux drapeau ! vieux d'un siècle et d'un quart de siècle : il nous parle non-seulement des héroïques combats de Chouaquen, du fort George et de Carillon, mais encore d'institutions politiques et sociales disparues ou transformées depuis longtemps ; d'une France idéale qu'on nous a appris à chérir dès l'enfance, et, qui, malgré les défaillances de

l'heure présente, reste toujours la patrie de nos cœurs.

ERNEST GAGNON.

— Extrait de la *Revue Canadienne*.

NOUVELLES de L'ETRANGER.

Le 23 mai dernier, la princesse Amélie, fille du Comte de Paris, épousait don Carlos de Bragança, devenant ainsi l'héritière du trône de Portugal. Ce mariage est accompagné de grandes rejoissances. Huit jours après, le ministère demande l'expulsion de M. le Comte de Paris. Le projet est discuté le 19 juin. M. de Mun le combat avec une éloquence extraordinaire. La chambre basse vote l'expulsion par 316 voix contre 232. — Le 23 juin, le Sénat confirme ce vote par 137 voix contre 123. Vingt-quatre heures après la publication du décret, M. la Comte de Paris prenait la route de l'exil. Les démonstrations qui accompagnent son départ annoncent une restauration du parti monarchie et apprennent à la République qu'elle n'a fait, par ce coup, que creuser d'avantage son propre tombeau. Le 26 juin, tous les journaux reproduisaient l'éloquente protestation du comte de Paris. M. le Comte et les siens se sont installés à Tunbridge-Wells, près de Londres. Le 24 juin, les princes Bonaparte (le prince Napoléon et le prince Victor) proscrits comme les d'Orléans, se retiraient : le premier à Genève, le second à Bruxelles.

Suicide du roi Louis de Bavière (aliénation mentale. — Du 20 au 25 juin, cinquième congrès eucharistique à Toulouse. — Salisbury (v. l'Étudiant, p. 40) remonte au pouvoir en Angleterre. — Émeutes en Irlande. — 8 juillet, Mort du très digne et très saint archevêque de Paris, Mgr Guibert. Mgr Richard lui succède. — Galimathias de Bulgarie (à plus tard les détails).

NOUVELLES CANADIENNES

Juin. — Son Eminence le cardinal Taschereau reçoit beaucoup de visites, d'adresses, de cadeaux. On frappe une médaille commémorative. La ville de Vancouver, C. A. est détruite par le feu.

Dans les élections provinciales de la Nouvelle-Ecosse, les libéraux prennent 28 sièges sur 32.

22 juin. Septième convention des canadiens Français à Rutland, Vermont, E. U. — Belle démonstration — La convention s'ouvre par la célébration de la messe du St-Esprit.

30 juin. — Les conservateurs restent au pouvoir dans l'Île du Prince Édouard.

Juillet. Les Pères du 7e concile de la Province de Québec publient un mandement collectif contre la franc-maçonnerie.

Décès de MM. J. L. Beaudry, ancien maire de Montréal, et Achintre, homme de lettres

4 Port-Moody, qui est à l'extrémité de la Colombie anglaise, voit arriver le premier train qui ait parcouru en entier le chemin du Pacifique. Le trajet, de Montréal à Port-Moody, a été fait en six jours.

Le gouvernement fait grâce aux prisonniers métis.

Mort de la Révérende Mère Amable, Supérieure générale des Révérendes Sœurs de la Providence. Grande servante de Dieu.

Les fêtes du cardinalat ont été célébrées à Québec avec une pompe extraordinaire. Les Québécois se sont surpassés. La décoration sur les rues ne laissait rien à désirer : c'est ce que nous avons vu de mieux dans le genre. L'illumination présentait, des deux côtés du fleuve, un coup d'œil féérique. 600 prêtres et 20 évêques, présents à la cérémonie, ont voulu faire honneur à son Eminence le cardinal Taschereau et témoigner de leur reconnaissance pour l'honneur que rejailissait en ce moment sur l'Église du Canada.

La remise du pallium à Mgr Fabre, premier archevêque de Montréal, ainsi qu'à Mgr Duhamel, premier archevêque d'Ottawa, donne occasion à de belles démonstrations.

Les orateurs furent : à Québec, Mgr Gravel, évêque de Nicolet et son Honneur le juge Routhier ; à Montréal, Mgr Masse, ; à Ottawa, M. l'abbé Lonergan, et M. l'abbé N. Bruchési, de Montréal. Ils ont été à la hauteur des circonstances.

À Montréal, exposition scolaire des RR. FF. de la Doctrine Chrétienne. Cette exposition leur fait le plus grand honneur. On a particulièrement admiré la partie du dessin ainsi que celle de la calligraphie.

M. l'abbé Tanguay fait paraître le deuxième volume du *Dictionnaire généalogique* des familles canadiennes.

Les prochaines élections pour la Province de Québec préoccupent beaucoup les esprits.

Nombre des élèves dans les diverses institutions de Joliette.

Ecole inindustrielle.....	28
Ecoles de la ville — E. St-Charles.....	115
E. St-Viateur.....	183
Convent des Dames de la Congrégation — Au pensionnat	90
— A Pextornat	200
Collège Joliette.....	275

L'AUBERGE

DE

L'ANGE-GARDIEN

V (suite) v. p. 107.

MADAME BLIDOT.

MOUTIER.

Laissez, laissez, ma bonne hôtesse ! mademoiselle Elfy sait bien qu'elle m'oblige en m'employant pour vous servir. Croyez-vous que je n'aie jamais porté de bois ni de charbon ? J'en ai fait bien d'autres au régiment. Je ne suis pas si grand seigneur que vous le pensez ! »

Moutier partit en courant et ne tarda pas à revenir avec une énorme brassée de fagots.

ELFY.

Ha, ha, ha ! il y en a trois fois trop. Laissez-moi ces brins-là et reportez le reste au bûcher en allant chercher du charbon.

MADAME BLIDOT.

Elfy ! Je t'assure que tu es trop hardie !

ELFY.

Non, non ; il faut qu'il apprenne son service convenablement. Il ne demande pas mieux, c'est facile à voir ; mais il ne sait pas ; c'est pourquoi il faut lui dire.

MOUTIER.

Merci, mademoiselle Elfy, merci ; je vois combien vous êtes bonne et que vous avez de l'amitié pour moi.

« Tu vois bien, » dit Elfy, triomphante, pendant que Moutier était reparti avec sa brassée de bois.

Madame Blidot sourit en secouant la tête.....

Pense donc que nous le connaissons depuis hier seulement et que nous sommes chez nous pour servir les voyageurs et pas pour les faire travailler.

ELFY.

Mais lui n'est pas un voyageur comme un autre ; il nous a donné ces enfants qui sont si gentils, et qui vont nous faire une vie si gaie, si bonne ! C'est un présent ça qui se paye par l'amitié ; et moi, quand j'aime les gens, je les fais travailler. Il n'y a rien que je déteste comme les gens qui ne font rien, qui vous laissent vous échine sans seulement vous offrir le bout du doigt pour vous aider.

« Et vous avez bien raison, mademoiselle Elfy, dit Moutier, qui avait entendu ce qu'elle disait à sa sœur. Et c'est vrai que je ne suis pas un voyageur comme un autre, car je vous dois de la reconnaissance pour la charge que vous avez bien voulu prendre ; et croyez bien que je ne suis pas d'un caractère ingrat.

ELFY, *souriant.*

Je le vois bien, monsieur Moutier ; vous n'avez pas besoin de le dire ; je suis fine, allez ; je devine bien des choses. »

Moutier sourit à son tour, mais il ne dit rien, et, prenant un balai, il commença à balayer la salle.

ELFY

Laissez ce balai ; prenez l'éponge et le torchon ; quand vous aurez lavé et essuyé

la table et le fourneau, alors vous balayerez.

Moutier obéit de point en point. Quand il eut fini :

« Mon commandant est-il satisfait ? dit-il en faisant le salut militaire. Que faut-il faire ensuite ? »

— Très-bien, dit Elfy, après avoir parcouru des yeux toute la salle. A présent, allez nous chercher du lait à la ferme ici près, à la sortie du village ; je vous serais bien obligée si vous emmeniez les enfants avec vous ; ils connaîtront le chemin et ils pourront aller chercher notre lait quand vous serez parti. »

Moutier prit la main de Jacques, qui tenait déjà celle de Paul, et tous trois se mirent gaiement en marche, sautant et riant.

« Du lait, s'il vous plaît, » dit Moutier à une grosse fermière, qui passait le lait nouvellement trait.

La fermière se retourna, regarda avec surprise ce visage nouveau. « Pour combien ? dit-elle enfin. »

MOUTIER.

Ma foi, je n'ai pas demandé. Mais donnez comme d'habitude : vous savez ce qu'on vous en prend tous les matins.

LA FERMIÈRE.

C'est à savoir pour qui.

MOUTIER.

Pour madame Blidot, à l'Ange-Gardiex.

LA FERMIÈRE.

Tiens ! vous êtes donc à son service ? Depuis quand ?

MOUTIER.

A son service pour le moment. Depuis hier seulement.

« C'est tout de même drôle, grommela la fermière en donnant trois mesures de lait.

— Faut-il payer ? dit Moutier en fouillant dans sa poche.

LA FERMIÈRE.

Mais non. Vous savez bien que nous faisons nos comptes tous les mardis, jour de marché.

MOUTIER.

Je ne sais rien, moi. Comment le saurais-je depuis hier que je suis au pays ? Bien le bonjour, Madame. »

La fermière fit un signe de tête et se remit à son travail, en se demandant pourquoi madame Blidot avait pris à son service un militaire dont elle n'avait nullement besoin.

Moutier s'en alla avec les enfants et son pot au lait, riant de l'étonnement de la fermière.

« Voici, Mamzelle, dit-il en rentrant ; je gage que vous allez avoir la visite de la grosse fermière.

ELFY.

Pourquoi cela ?

MOUTIER.

C'est qu'elle a eu l'air si surpris quand je lui ai dit que j'étais à votre service, qu'elle viendra bien sûr aux explications.

ELFY.

Et pourquoi avez-vous dit une... une chose pareille ? Si on a jamais vu inventer comme cela ?

MOUTIER.

Comment donc, Mamzelle ? Mais c'est la pure vérité. Ne sui-je pas à votre service, tout à votre service ?

ELFY.

Vous m'impatientez avec vos rires et vos jeux de mots.

MOUTIER

Il n'y a pourtant pas de quoi, mamzelle Elfy. Je ris parce que je suis content. Cela ne m'arrive pas souvent, allez. Un pauvre soldat loin de son pays, sans père ni mère, qui n'a aucun lien de cœur dans ce monde, peut bien s'oublier un instant et se sentir heureux d'inspirer quelque intérêt et d'être traité avec amitié. J'ai eu tort peut-être ; j'ai fait sans y penser une mauvaise plaisanterie ; veuillez m'excuser, Mamzelle. Pensez que je pars tantôt et pour longtemps sans doute ; il ne faut pas trop m'en vouloir.

ELFY.

C'est moi qui ai tort de vous quereller pour une niaiserie, mon bon monsieur Moutier ; et c'est à moi de vous faire des excuses. C'est que, voyez-vous, c'était si ridicule de penser que ma sœur et moi nous vous avions pris à notre service que j'ai eu peur qu'on se moquât de nous.

MOUTIER

Et vous avez un peu raison, Mamzelle ; voulez-vous que je retourne chez la fermière, lui dire...

MADAME BLIDOT.

Mais non, Monsieur ; tout cela n'est qu'un enfantillage d'Elfy. Elle est jeune, voyez-vous ; un peu trop gaie, à mon avis, et elle a abusé de votre complaisance.

MOUTIER.

C'est ce que je n'admets pas, madame Blidot ; et pour preuve, je vais encore à l'ordre de mademoiselle Elfy et je lui demande ce qu'elle désire que je fasse.

— Aidez-moi à faire le café, à chauffer le lait, » dit Elfy moitié riant, moitié rougisant.

Le déjeuner fut bientôt prêt ; les enfants l'attendaient avec patience et y firent hon-

neur. Quand il fut terminé, Moutier alla à la mairie ; madame Blidot et Elfy s'occupèrent de leur ouvrage et les enfants s'amuserent au jardin. La matinée passa vite ; Moutier dina encore avec les enfants et les deux sœurs ; puis il se disposa à sortir. Il demanda à payer sa dépense, mais madame Blidot ne voulut jamais y consentir. Ils se séparèrent amicalement et avec regret. Jacques pleurait en embrassant son bienfaiteur, Paul essuyait les yeux de Jacques ; tous deux entouraient Capitaine de leurs petits bras.

« Adieu, mon bon Capitaine, disait Jacques ; adieu, mon bon chien ; toi aussi tu nous as sauvé dans la forêt, c'est toi qui nous as vus le premier ; c'est toi qui as porté Paul sur ton dos ; adieu, mon ami, adieu ; je ne t'oublierai pas, non plus que mon bon ami M. Moutier. »

Moutier était ému et triste. Il serra fortement les mains des deux bonnes et excellentes sœurs, donna un dernier baiser à Jacques, jeta un dernier regard dans la salle de l'Ange-Gardien et s'éloigna rapidement sans tourner une seule fois la tête.

Les enfants étaient à la porte, regardant leur nouvel ami s'éloigner et disparaître ; Jacques essuyait ses yeux. Quand il ne vit plus rien, il rentra dans la salle et se jeta en pleurant dans les bras de madame Blidot.

« A présent que M. Moutier est parti, vous ne nous chasserez pas, n'est-ce pas, Madame ? Vous garderez toujours mon cher Paul, et vous me permettrez de rester avec lui.

MADAME BLIDOT.

Pauvre enfant ! Non, je ne vous chasserai pas, je vous garderai toujours ; je vous aimerai comme si vous étiez mon enfant. Et, pour commencer, je te demande ainsi qu'à Paul de ne pas m'appeler madame, mais maman.

JACQUES.

Oh oui ! vous serez notre maman, comme pauvre maman qui est morte et qui était bien bonne. Paul, tu ne diras plus jamais madame à madame Blidot, mais maman.

PAUL.

Non, veux pas ; veux aller avec Capitaine et Moutier.

JACQUES.

Mais puisqu'ils sont partis !

PAUL.

Ça ne fait rien : viens me mener à Capitaine.

JACQUES.

Tu n'aimes donc pas maman Blidot ?

PAUL.

J'aime bien, mais j'aime plus Capitaine.

ELFY.

Laisse-le, mon petit Jacques ; il s'habituera petit à petit ; il nous aimera autant qu'il aime Capitaine, et il appellera ma sœur maman, et moi, ma tante. Toi aussi je suis ta tante.

— Oui, ma tante, dit Jacques en l'embrassant. »

Jacques, tranquille sur le sort de Paul, se laissa aller à toute sa gaieté ; il inventa, pour occuper son frère, une foule de jeux amusants avec de petites pierres, des brins de bois, des chiffons de papier. Lui-même chercha à se rendre utile à madame Blidot et à Elfy en faisant leurs commissions, en lavant la vaisselle, en servant les voyageurs. Vers le soir, il s'approcha de madame Blidot, et lui dit avec quelque embarras :

« Maman, vous avez promis à M. Moutier de donner un peu à manger au pauvre Torchonnet ; je l'ai vu tout à l'heure ; il

courait avec un gros pain sous le bras ; il m'a fait signe qu'il allait venir chercher de l'eau au puits ; voulez-vous me donner quelque chose pour que je le lui porte dans l'arbre creux ?

MADAME BLIDOT.

Oui, mon ami ; voici un reste de viande et un morceau de pain. Va mettre cela dans le creux de l'arbre ; et de peur que je ne l'oublie à l'avenir, rappelle-le-moi tous les jours à dîner ; nous ferons la part du pauvre petit malheureux.

JACQUES.

Merci, maman, vous êtes bonne comme M. Moutier. »

Et Jacques emporta ses provisions, qu'il alla déposer dans l'arbre du puits. Il ne tarda pas à voir arriver Torchonnet avec sa cruche ; il marchait lentement, et il essuyait les yeux tout en dévorant le pain et la viande de madame Blidot ; il but de l'eau de la cruche, salua tristement Jacques et Paul, qui le regardaient du seuil de la porte, et reprit le chemin de son auberge.

Les jours se passaient ainsi, heureux pour Jacques et pour tous les habitants de l'*Ange-Gardien*, tristes et cruels pour l'infortuné Torchonnet que son maître maltraitait sans relâche. Bien des fois Jacques l'aida en cachette à exécuter les ordres qu'il recevait et qui dépassaient ses forces ; tantôt c'était un objet trop lourd à porter au loin ; alors Jacques et Paul le rejoignaient à la sortie du village et l'aidaient à porter son fardeau. Tantôt c'était une longue course à faire à la fin du jour, quand la fatigue d'un travail continuel le rendait incapable d'accomplir une longue marche ; Jacques alors obtenait de madame Blidot la permission de faire la course pour Torchonnet, tandis que celui-ci se reposait au pied d'un arbre et mangeait les provisions que lui envoyait madame Blidot.

BON TON, BONNE TENUE.

Ce que ça vaut pour un jeune homme.

Il y a quelques jours, M. X., marchand de Montréal, annonce qu'il a besoin d'un jeune homme.

Le lendemain, cinquante jeunes gens se présentent. Ils sont là. M. X. arrive ; il les fixe et les examine chacun en particulier. Après quelques instants il en choisit un et donne aux autres leur congé.

L'enfant choisi était-il recommandé ?

Non.

Cet enfant était-il connu ?

Non.

Les personnes présentes, quelque peu étonnées, demandent à M. X. comment il peut prendre à son service un jeune homme qui n'a pas même l'ombre d'une recommandation.

« Pas de recommandation ! répondit le commerçant, vous vous trompez, il en a beaucoup. En entrant, il a essuyé ses pieds et fermé la porte derrière lui, ce qui prouve qu'il a du soin. Il s'est levé et a offert sa chaise à ce vieillard infirme aussitôt que ce dernier est entré, ce qui prouve qu'il a bon cœur. Il a ôté son chapeau en entrant et a répondu à mes questions, ce qui prouve qu'il est poli et de bonnes manières. Il a ramassé ce livre que j'ai laissé tomber exprès et l'a remis sur la table ; et il a tranquillement attendu son tour, sans pousser ni bousculer les autres, ce qui prouve qu'il a de l'ordre.

« Quand je lui ai parlé, j'ai remarqué que ses vêtements étaient brossés et ses cheveux bien peignés, et quand il a écrit son nom j'ai vu que ses ongles étaient propres.

« Pensez-vous que toutes ces choses ne constituent pas de recommandations et des bonnes encore ? Je le pense, et je mets plus de foi dans l'examen que je peux faire d'un jeune homme, par mes propres yeux, en quelques minutes, que dans toutes les lettres de recommandation. » (1)

(1) — *Le Moniteur du commerce.*

Il y a là une excellente leçon pour tant de jeunes gens qui pèchent si souvent contre le bon-ton et la bonne tenue.

L'instruction c'est quelque chose, mais l'éducation lui donne infiniment de valeur. Le bon ton et la bonne tenue font partie de l'éducation : ne l'oublions pas.

CHEVELURE

Valeur de la RAIE FILLETTE auprès de certains marchands américains.

Un journal des Etats-Unis publiait, il y a quelque temps, l'annonce suivante :

M. X., rue Young, 3, a besoin de 25 commis.

N. B. — Les jeunes gens qui se font la raie sur le milieu de la tête n'ont pas besoin de faire application.

LA "CHAMPAGNE"

C'est le nom du bâtiment le plus riche et le plus commode qui existe de nos jours. Il fait le voyage du Havre à New York. Il peut loger 200 passagers de 1^{re} classe, 75 de 2^e et 900 de 3^e, soit près de 1200 personnes. Sa longueur est de 300 pieds ; sa largeur de 45 pieds ; sa profondeur de 33 pieds. Il jauge 6800 tonnes et fait sept lieues à l'heure. La force de la machine est de 8100 chevaux vapeur. Les passagers de première classe ont un lieu de promenade qui a 9000 pieds carrés de surface. Ils ont de plus à leur disposition deux cabines richement et commodément meublées.

Petites leçons de Philosophie

INTRODUCTION

A LA PHILOSOPHIE

Voir l'*Etudiant*, tome 1er pages 23, 57, 104, 146, 168, tome 2e p. 3, 17.

Utilité de la Philosophie.

(Suite.)

2^e PREUVE.

24. *La philosophie est une LUMIERE pour l'étude des SCIENCES.*

Les sciences s'occupent de vérités particulières et ne regardent qu'aux causes prochaines. Ces vérités particulières sont soumises à des vérités plus générales et les causes prochaines dépendent de causes plus éloignées. Il faut donc pour être dans la lumière et pour aller loin dans la science connaître les vérités plus universelles dont la lumière rejaillit sur les moins universelles et connaître aussi les causes plus éloignées fondement des causes prochaines.

Or la philosophie a précisément pour but de nous instruire des vérités fondamentales, des vérités universelles, des raisons dernières, des causes les plus éloignées.

3^e PREUVE.

25 *La philosophie est particulièrement utile à la THÉOLOGIE, science de la foi.*

1^o *Parce qu'elle ouvre le chemin qui conduit à la foi* en démontrant l'existence de Dieu, sa véracité, sa puissance, etc.

2^o *Parce qu'elle confirme la religion* en démontrant, par la raison, les vérités annoncées par la révélation ; par exemple, la liberté humaine, etc. La philosophie, par suite, fait voir que la foi est d'accord avec la raison.

3^o *Parce qu'elle réfute les erreurs contraires à la foi.* La foi sans doute n'a pas besoin d'être défendue par la raison, mais c'est un triomphe pour elle que la raison soit vaincue par la raison et (pour user d'une expression de S. Jérôme) que la propre épée

de l'orgueilleux Philistin serve à lui trancher la tête.

26. Il serait facile d'apporter ici bien d'autres preuves ; ainsi, il serait aisé de faire voir les services que la philosophie peut rendre à l'avocat, au médecin, à l'orateur, au prêtre, à l'écrivain, etc. etc. Nous n'en ferons rien, ne voulant point dépasser les limites de nos petites leçons de philosophie.

La philosophie donc sert et sert beaucoup.

Elle est donc utile et très utile.

27. Les preuves apportées plus haut démontrent du même coup la nécessité morale de la philosophie toutes les fois que l'on veut arriver à quelque chose de considérable dans les hautes sphères intellectuelles.

La philosophie donc est non seulement utile, mais, de plus, *elle est nécessaire.*

28. **Ouvrages à consulter sur l'utilité de la philosophie.**

L'Encyclique ATERNI PATRIS de S. S. Léon XIII. Cette encyclique a été traduite et annotée par A. Van Weddingen. En vente, à Paris, chez Palmé, 25, rue Grenelle.

Conseils aux jeunes gens sur l'étude de la philosophie par Mgr Dupanloup ; p. 84 et suivantes. A Paris, chez Douniol, 29, rue de Tournon.

Introduction aux études ecclésiastiques par Mgr Audisio ; tome I. p. 156 et suivantes. A Tournai chez J. Casterman.

Traité des études de Rollin ; t. II, p. 47 ; t. III, p. 161.

L'ŒUVRE du Rév. Père TABARET

(Voir l'*Etudiant* page 102)

Après dix ans d'expérience, et au delà, nous pouvons dire que le succès a dépassé nos espérances. Au lieu de jeunes gens tout au plus capables de réciter quelques vers de Shakspeare ou de Corneille et rêvant d'imiter un O'Connell ou un Lacordaire, nous avons donné à la société des hommes capables d'analyser les écrits de ces auteurs et les discours de ces orateurs ; exercés à distinguer le vrai du faux et à habiller leurs propres idées d'un style qui leur fût particulier. Et ce que nous disons de la littérature s'applique également aux autres études

faites sous la direction intelligente de nos Pères professeurs.

Avec ces dispositions, nos jeunes gens ont réussi dans les diverses carrières qu'ils ont embrassées. Aux séminaires de Montréal et de Baltimore, dans les écoles de droit de Québec, de Toronto et de Harvard's University, dans les écoles de médecine de New-York, de Montréal et de Boston, tout aussi bien que dans le commerce, les banques ou l'industrie, ils ont tenu ou tiennent haut le drapeau de notre institution.

Il ne saurait être douteux pour nous que, si le bon Dieu daigne nous continuer ses bénédictions, ces succès ne nous attirent, en se multipliant, un nombre toujours plus considérable d'étudiants et ne fassent disparaître à la longue les préjugés que notre méthode, incomprise de plusieurs, avait fait naître autour de nous. C'est, je l'ai dit, notre second mode d'action, et grâce à Dieu, il a une grande force : j'oserais dire une force irrésistible.

2o *Programme d'études.* — Il est une lacune qui nous a toujours paru regrettable dans nos collèges catholiques : c'est le peu de place laissée aux études scientifiques. Aujourd'hui que l'on attaque la religion au nom d'une science fautive et orgueilleuse, que l'eslime est à l'or et au succès, et que le compas, l'équerre et la pioche mesurent, nivellent les terrains et tracent les voies ferées, il nous semble nécessaire d'élargir un peu l'horizon des études classiques. Ceci est plus nécessaire encore ici; dans un pays nouveau comme le Canada, chacun doit être souvent son propre architecte ou son propre arpenteur. De plus nous n'avons point de classe assez privilégiée qui soit dispensée par la fortune d'avoir à s'inquiéter de l'avenir, et enfin, ne serait-il pas honteux pour un jeune homme catholique d'ignorer, après son cours, des sciences que des jeunes protestants et même des jeunes filles effleurent au moins durant leur cours élémentaire?

Nous avons donc réuni dans notre programme d'études ce que des préjugés seuls avaient pu séparer, les lettres et les sciences et, grâce à ce système, notre jeune étudiant peut lire non-seulement le nom de Dieu, mais une preuve de sa religion sur la feuille ou la fleur, sur la roche ou le minéral, dans le rayon du soleil ou dans le phénomène qu'il étudie et analyse, tout aussi bien que dans l'Écriture Sainte on dans les écrits des saints Pères. Utiles pour son salut, ces études lui servent encore pour ce monde, car il peut se créer une position avantageuse et exercer autour de lui une légitime et bienfaisante influence.

Une autre innovation a été le cours commercial rendu obligatoire pour tous et pour chacun. A quoi sert de mettre un livre latin ou grec entre les mains d'un enfant qui, ignorant sa langue, n'a aucun point de comparaison? Plusieurs d'entre nous ne se rappellent que trop le temps qu'ils ont passé à languir dans une classe de huitième, de septième ou de sixième, oc-

cupés à apprendre des formules de grammaires aussi vides de sens pour eux que l'eussent été, dans ce temps, les dix catégories d'Aristote. De là, des habitudes de paresse, des pertes de temps considérables auxquelles nos enfants échappent, du moins en partie. D'ailleurs qui commence un cours classique n'est pas toujours sûr de l'achever. Combien de fois la maladie, un revers de fortune, la mort d'un père ou d'un protecteur, ont arrêté sur cette longue route celui qui semblait devoir y avancer sans encombre! A quoi alors lui serviront le latin, le grec, l'histoire des Grecs ou des Romains, s'il ne sait ni sa langue, ni même quelquefois, et nous pourrions en citer des exemples, les règles les plus simples de l'arithmétique? Rejetés du monde des affaires auxquelles ils sont impropres, repoussés de la société où ils ne peuvent faire que triste figure, ils vont grossir nécessairement le nombre des déclassés, à moins qu'il n'aillent éteindre dans un bureau comme copistes l'énergie et l'intelligence dont Dieu les avait doués. Un bon cours commercial les met à l'abri d'un pareil malheur, et chaque année nous pouvons apprécier l'utilité de cette innovation. Est-ce que plus tard, le prêtre, l'avocat, le médecin ou le propriétaire lui-même n'aura pas besoin d'être un homme d'affaires? Cette année nous avons pu améliorer beaucoup notre cours commercial et plusieurs de nos Pères seraient aussi surpris que satisfaits de voir l'aisance et le sérieux avec lesquels nos petits hommes de dix à quatorze ans, manient, à leur banque, leurs billets de dix, vingt et cent piastres! Après cette formation commerciale, littéraire et scientifique, les problèmes de la philosophie spéculative et morale et ceux, plus attrayants encore de l'économie politique et sociale, deviennent un sujet plein d'intérêt pour ces jeunes gens. Ils ont eu la pratique des choses, ils en cherchent la raison et, l'ayant trouvée, ils en jouissent. Je ne voudrais pas faire de médisance mais faute de ces leçons pratiques, n'est-il pas vrai qu'il en est plus d'un pour qui les traités de la justice et des contrats sont restés des livres fermés jusqu'au jour où ils ont eu, peut-être bien chèrement, à payer la première leçon de l'expérience!

Il faudrait un livre pour donner une idée exacte de notre programme d'études et en montrer l'ordonnance graduée. Ce livre, je ne me sens guère plus d'humeur à l'écrire, le soir après quatre ou cinq heures de classe, que mes lecteur ne seraient d'humeur à le parcourir. Je me contenterai donc de dire que nous avons essayé de réaliser dans notre plan ce que la philosophie de saint Thomas et l'observation nous ont appris du développement des facultés chez le jeune homme, et que jusqu'à ce jour, rien ne nous montre que nous nous soyons trompés. A ceux qui voudraient s'en assurer par eux-mêmes, nous oserions dire : Venez et voyez.